

Présence et Action Culturelles

Points de vue

Vers une éthique de l'environnement (I)

Jean Cornil

« Et si l'aventure humaine devait échouer ». Tel est le titre, provocateur, prémonitoire ?, d'un livre du naturaliste Théodore Monod paru en l'an 2000, à l'aube du troisième millénaire¹. Il pose ce que je crois être la question centrale de ce nouveau siècle : l'espèce humaine aura-t-elle la capacité - le génie ? - de faire face à la transformation radicale de la nature, à freiner son dépérissement, à déjouer les ravages de la société thermo-industrielle depuis le milieu du XVIII^e siècle ? Saurons-nous éviter, comme l'écrit Serge Latouche, une sixième extinction des êtres vivants, la dernière ayant eu lieu il y a 65 millions d'années ?²

Pour un catastrophisme éclairé...

L'altération, chaque jour plus inquiétante, des conditions de vie sur la terre nous conduit à redouter un destin apocalyptique. A imaginer l'impensé, l'impensable, la catastrophe absolue. L'extinction de la vie. Même si « la catastrophe n'entrant pas dans le champ du possible avant qu'elle se réalise ne peut être anticipée. On ne se projette pas en elle » comme l'analyse Jean-Pierre Dupuy³.

Edgar Morin, dans son étude des problèmes qu'il nomme de première évidence, et qui concernent toutes les nations et toutes les civilisations, met clairement en relief le péril écologique. L'agonie planétaire⁴. Et le géophysicien André Lebeau, en ouverture de son livre consacré à l'engrenage de la technique, affirme : « La transformation que connaît le système technique est le phénomène le plus gigantesque et le plus menaçant de tous ceux auxquels l'humanité a jamais été confrontée depuis ses origines »⁵. Savants et penseurs, avec mille nuances, se rejoignent, se croisent, varient dans les analyses mais aboutissent à un constat : il y a une urgence absolue, un défi majeur, radicalement nouveau, vertigineux : sauver la planète. Au-delà du slogan et des effets de mode, cette injonction se doit d'être au cœur du projet politique contemporain et non un chapitre, égaré parmi d'autres, de programmes par trop classiques, qui énumère de manière lénifiante la succession des problématiques traditionnelles. C'est notre rapport au monde de la nature qu'il faut réinterroger. Face au gouffre, l'époque requiert une nouvelle éthique⁶.

Mais pourquoi la catastrophe la plus probable est celle qui inquiète le moins ?⁷ Réponses du psychologue américain Daniel Gilbert : « parce que le cerveau humain a évolué de telle sorte qu'il ne réagit qu'à des menaces présentant quatre caractéristiques précises que l'on retrouve dans le terrorisme et pas dans le réchauffement climatique⁸ ». D'abord nous ne réagissons qu'à des actes humains intentionnels : si un tyran sanguinaire ou un « état-voyou » se montrait à l'origine des dérèglements du temps, nul doute que cet enjeu deviendrait la priorité absolue du politique.

1

© PAC Editions – Analyses – 2007/28

8, rue Joseph Stevens - 1000 Bruxelles - Tél : 02/545 79 11 - Site : www.pac-g.be

Editeur responsable : Yanic Samzun

Avec le soutien du Service de l'Éducation permanente du Ministère de la Communauté française Wallonie-Bruxelles et de la Loterie Nationale
Toutes nos analyses sont consultables et téléchargeables sur notre site

Deuxièmement, le réchauffement n'a pas de connotation morale : « toutes les sociétés humaines ont des règles éthiques en matière de nourriture ou de sexualité, mais aucune n'en a en matière de chimie atmosphérique » écrit Daniel Gilbert. Si le changement climatique était causé par l'homosexualité ou les amateurs de ragoût de chaton, des millions de manifestants seraient déjà dans la rue ». Ensuite, le rapport au temps. La menace, même si elle se rapproche et s'accélère considérablement, reste cantonnée dans l'avenir plus ou moins lointain, celui des générations futures. Or nous ne réagissons qu'à un danger précis et immédiat. Enfin, « si le changement se fait avec une certaine lenteur, il passera quasi inaperçu dans notre existence quotidienne. Bref, il n'est pas encore assez rapide pour mobiliser une part importante de l'opinion mondiale. Et Anne Crignon de conclure : « Autrement dit, si Ben Laden était responsable du réchauffement, l'ennemi numéro un de la planète serait le réchauffement ».⁷

Un nouveau paradigme

Une révolution cognitive pour une prise de conscience de cet enjeu incommensurable devient impératif. « La révolution verte est d'abord une révolution intérieure » écrit Charlotte Luyckx Verdin⁹. Ce dont nous avons besoin pour affronter la crise écologique, c'est d'un changement des individus dans leur rapport au monde ». « Le Prométhée définitivement déchaîné, auquel la science confère des forces jamais encore connues et l'économie son impulsion effrénée, réclame une éthique qui, par des entraves librement consenties, empêche le pouvoir de l'homme de devenir une malédiction pour lui » affirme Hans Jonas dans sa préface au Principe Responsabilité¹⁰. Il faut tout repenser, notre rapport à l'univers, au monde, à la nature, à l'animal, aux autres, à soi. Entreprise haletante et démesurée où certains s'engagent, face à l'éclipse de la nature¹¹ et à l'artificialisation du monde¹². Faire éclater nos certitudes et nos modèles face au temps, face à l'espace, face à l'histoire. Interroger nos habitudes de consommation, notre culture existentielle, nos valeurs, nos définitions du bonheur, notre sens de la vie, du progrès, de la science et de la technique.

Foisonnantes, contradictoires, dans une quête perpétuelle, les points de vue éclosent, s'affrontent, se questionnent. Cette nouvelle relation à la nature pourrait s'exprimer, comme la conçoit Michel Serres, dans le cadre d'un contrat rééquilibré, une symbiose, entre l'homme et son environnement, chacun rendant service à l'autre et assurant sa survie. Aujourd'hui l'homme-parasite prend tout et ne rend rien¹³.

La nature quitte la planète qui devient totalement modelée par l'entreprise humaine. Le monde n'est plus mystère, il est miroir. L'homme-dieu crée tout à son image. A l'inverse, ce contrat naturel octroierait à la nature les qualités d'un sujet de droit, ce qui suppose que « la valeur suprême est la nature elle-même, c'est-à-dire la totalité des espèces vivantes ainsi que les milieux qui leur sont associés, autrement dit la biosphère »¹⁴.

C'est le principe de l'écologie profonde – la deep ecology – qui sacralise la nature. Nostalgie du sanctuaire face à l'emprise anthropocentriste. Retour au biocentrisme, à la nature sujet et non objet, selon laquelle « une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique »¹⁵. Point de vue radical qui confierait des droits aux arbres, aux rivières, aux montagnes ! Thèse combattue féroce par Luc Ferry qui raconte le procès intenté en 1587 par des paysans contre une colonie de charançons, accusés de dévorer les vignobles¹⁶. Thèse qui, pour le philosophe français, contrevient à la sensibilité écologique, laquelle naît justement de l'humanisme moderne qui place l'homme au-dessus de tout¹⁷. Nécessité alors de concevoir la nature, ni objet ni sujet, mais comme un projet selon l'analyse de François Ost. Une vision dialectique, faite d'allers et de retours sans cesse répétés entre l'homme et son milieu.

Une révolution intérieure...

Plus encore, à l'impérieuse nécessité de redéfinir fondamentalement notre rapport à la nature, la crise écologique dont nous commençons à ressentir les effets dramatiques, s'ajoute l'urgence de réfléchir à un nouveau rapport à nous-mêmes. Hélène Védrine : « La réconciliation de l'homme avec l'homme ne passe plus par un changement de système mais par une attitude radicalement différente vis-à-vis de la nature, du travail, de la répression »¹⁸. Max Horkheimer et Theodor W. Adorno : « Toute tentative ayant pour but de briser la

contrainte exercée par la nature en brisant cette nature n'aboutit qu'à une soumission plus grande au joug de celle-ci »¹⁹. En d'autres termes, la culture de la domination de la nature, depuis la Bible en passant par le René Descartes de l'homme « maître et possesseur de la nature », au travers de la raison triomphante et de la toute puissance des techno-sciences, aboutit aussi à l'exploitation et à l'asservissement de l'homme. La déshumanisation des rapports humains est le reflet de la dégradation de la nature. Suprématie de l'homme, hostilité vis-à-vis des végétaux, mépris envers les animaux, le monde désenchanté du vivant autorise toutes les conquêtes, tous les massacres. La planète est un grand réservoir pour satisfaire nos besoins et nos désirs compulsifs. Pour les théories classiques du libéralisme, inscrites dans le siècle des Lumières, la nature est d'ailleurs neutre. Elle ne compte que pour assouvir l'appétit gargantuesque de l'homme occidental jusqu'au triomphe actuel du capitalisme mondialisé.

En un sens, l'écologie est subversive car elle s'oppose à cette culture de domination. « Domination des humains sur la plante et l'animal, de l'homme sur la femme, du civilisé sur le sauvage »²⁰. Puisse-t-on s'inspirer un jour des convergences entre physique et éthique, comme chez les anciens, où la contemplation primait sur l'action et où « ... la rationalité de l'action humaine se fonde sur la rationalité de la nature »²¹.

1 Théodore Monod, *Et si l'aventure humaine devait échouer*, Paris, Grasset, 2000.

2 Latouche Serge, *Le pari de la décroissance*, Paris, Fayard, 2007, p.9.

3 Dupuy Jean-Pierre, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 2002, p.162.

4 Morin Edgar, Kern Anne Brigitte, *Terre-Patrie*, Paris, Seuil, 1993, p.76-79.

5 Lebeau André, *L'engrenage de la technique*, Paris, Gallimard, 2005, p.11.

6 Bourg Dominique, *Les scénarios de l'écologie*, Paris, Hachette, 1996.

7 Les catastrophistes éclairés, *Le Nouvel Observateur*, 14-20 décembre 2006.

8 Gilbert Daniel, *Et si le réchauffement avait une barbe ?*, *Courrier International Hors-Série, Trop chaud*, oct-nov-décembre 2006.

9 Luyckx Verdin Charlotte, *La véritable révolution verte est d'abord une révolution intérieure*, *Carte blanche, Le Soir*, 10 août 2007.

10 Jonas Hans, *Le Principe Responsabilité*, trad. fr. Jean Greisch, Paris, les Editions du Cerf, 1990, p.15.

11 Finkielkraut Alain, *Nous autres, modernes*, Paris, Ellipses, 2005, p.305-314.

12 Gollain Françoise, *Une critique du travail*, Paris, La Découverte, 2000, p.33-46.

13 Serres Michel, *Petites chroniques du dimanche soir*, Paris, Le pommier, 2006, p.30-33.

14 Bourg Dominique, *Les scénarios de l'écologie*, op. cit., p. 34.

15 Ost François, *La nature hors la loi*, Paris, La Découverte, 1995, p. 145.

16 Ferry Luc, *le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*, Paris, Grasset, 1992, p.9.

17 *La bombe écologique*, *Philosophie magazine*, octobre 2007, p. 46.

18 Védrine Hélène, *Les ruses de la raison. Pouvoir et pouvoirs*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, p. 122.

19 Horkheimer Max, Adorno Théodor W., *La dialectique de la raison*, trad. fr. Eliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1974, p. 30.

20 Deléage Jean-Paul, *Une histoire de l'écologie*, Paris, La découverte, 1991, p. 295.

21 Hadot Pierre, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, Gallimard, 1995, p. 200.